

Mot du comité
Le roman et la fiction

Alain Roy

Number 66, Fall 2016

À quoi sert la fiction ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, A. (2016). Mot du comité : le roman et la fiction. *L'Inconvénient*, (66), 3–3.

LE ROMAN ET LA FICTION

Je faisais l'éloge du comique de situation dans un roman qui m'avait épaté lorsque mon interlocuteur, un partisan de la vérité vécue, a déclaré : « Oui, mais c'est une histoire *inventée*. » Sur le coup, je n'ai pas mesuré toute la portée de sa réserve, l'enchantement de la magie romanesque suffisait à chasser toute critique. J'ai réalisé ensuite, en repensant à notre discussion, que ce n'était pas juste l'in vraisemblance de telle ou telle scène que mon interlocuteur avait remise en question : c'était le fait même que le roman était conçu à partir d'une matière fictive. Pour la raison qu'un personnage ou une intrigue inventés ne possèdent pas le même degré d'existence que des individus ou des faits réels, que les premiers seraient ontologiquement inférieurs aux seconds, il reprochait à ce roman son manque d'authenticité ; et par voie de conséquence, il condamnait l'espèce de frivolité qui pousse des romanciers à concevoir de telles histoires, et des lecteurs à s'y intéresser plutôt que de se préoccuper du sort d'êtres réels, en chair et en os.

Suivant cette conception, les reproches de l'invention, du manque d'authenticité et de la frivolité formaient comme les maillons d'une même chaîne qui menait au reproche de l'inutilité : s'intéresser à des mondes fictifs serait une activité vaine, puisque ceux-ci ne constitueraient, en regard du réel, que des rêveries, des fantasmes, des chimères. À en juger par la popularité des fictions de toutes sortes que nous consommons aujourd'hui, cette conception maniaque de la vérité ne court certes pas les rues, mais il m'arrive parfois de me demander si le prosaïsme un peu plat de notre littérature ne découlerait pas d'une méfiance semblable à l'endroit de la fiction. Comme si on n'acceptait qu'à moitié de jouer le jeu, comme si on récusait sans se l'avouer la prétention du roman à créer des mondes autonomes, c'est-à-dire des mondes qui ne sont pas sans analogies avec le monde connu (sans quoi ils seraient indéchiffrables et dont ils cherchent d'ailleurs à nous dire quelque chose), mais qui ne lui doivent rien en ce sens que l'intrigue et le cheminement des personnages y sont au service de nécessités esthétiques, de cette exigence de la forme que poursuit le roman en tant qu'œuvre d'art.

C'est là, d'ailleurs, l'un des plus sûrs signes qui permettent de distinguer les « vrais romans » de tous ces ouvrages qui en miment les traits, mais qui échouent à créer l'effet de forme parce qu'ils se croient tenus de coller au réel, lequel est généralement informe, décousu et sans direction. La nuance peut paraître subtile, mais à la lecture elle saute aux yeux : on reconnaît d'emblée les œuvres qui créent des mondes autonomes : ce sont celles dont les parties sont au service du tout ; celles dont on sent qu'elles sont allées « jusqu'au bout de leur prémisse » ; celles qui suscitent une impression de recul ou de distanciation en donnant à voir le déroulement de destins.

À l'inverse, les pseudo-romans se remarquent par le fait qu'ils ressemblent à des autobiographies déguisées, à des journaux intimes, à des mémoires, à des récits de vie, à ces formes d'écrits qui se veulent les décalques d'une réalité préalable. Ces pseudo-romans ne créent pas des « mondes en soi », car ils existent en tant qu'excroissances d'une réalité vécue ; ils ne cherchent pas à créer une réalité parallèle, mais à prolonger la réalité concrète ; en un mot, ils refusent de se situer pleinement et sans arrière-pensées sur le terrain de la fiction, parce que celle-ci leur semble liée au mensonge (de même que l'adjectif *fictif* peut connoter la fausseté). C'est pourquoi ce type d'ouvrages nous laisse souvent avec une impression d'ordinaire ; à l'image de la réalité qu'ils souhaitent

décrire, ils sont plus ou moins anecdotiques, comme des scénarios de téléromans. En se réclamant de la valeur d'authenticité (décrire la vraie vie telle qu'elle a été vécue, avec tout ce qu'elle comporte de banalité), ces écrits font peu de cas de l'exigence que l'humanité a imposée de tout temps à ses conteurs : narrer des faits dignes d'intérêt parce qu'ils tranchent avec l'ordre normal du monde, avec le déjà connu.

Si tant de pseudo-romanciers empruntent malgré tout cette voie, je soupçonne que c'est parce qu'ils cherchent à magnifier leur propre vie en lui donnant l'allure d'un roman. Pareille entreprise est cependant viciée dans son principe, car le désir de transfiguration y est assujéti, non pas aux exigences formelles de l'œuvre, mais à une réalité extérieure qui concerne l'auteur lui-même. Dans bien des cas, les individus qu'ils mettent en scène n'accèdent pas au rang de *personnages* : comme dans la scène hilarante de *Deconstructing Harry* où Robin Williams incarne un acteur « hors focus », leurs silhouettes paraissent brouillées ; c'est que ces ouvrages refusent aussi les procédés de caractérisation, qui leur semblent trop tranchés pour décrire une réalité complexe (mais ils ne créeraient pas cette impression si on acceptait de se situer sur le terrain de la fiction). Ce genre de démarche, comme on le voit, est foncièrement narcissique : ce qui intéresse le pseudo-romancier, c'est la transfiguration de sa propre vie plutôt que la création d'un monde autonome où n'importe quel lecteur pourrait entrer à part égale avec son créateur.

Dans cette optique, le choix de la fiction ne constitue en rien un choix facile. Il exige du romancier qu'il se détache de sa propre existence et qu'il se mette au service d'une histoire dont la forme achevée est imprévisible et inconnue, et davantage, soutiendrais-je, que dans la reconstitution d'une réalité vécue. Évidemment, il existe des usages faciles de la fiction, mais ceux-ci échouent tout autant que les pseudo-romans à créer des mondes autonomes convaincants. Dans les romans qui embrassent la fiction convenablement, les mondes autonomes nous frappent par leur netteté, par le caractère tangible et clair de leur présence ; ils nous semblent alors presque aussi réels que la réalité elle-même.

On pourrait en conclure que le roman et la fiction sont des écoles du regard : ils nous apprennent à discerner les lignes cachées au sein de la réalité opaque.

•

Avec ce numéro de la rentrée, *l'Inconvénient* se réjouit d'accueillir trois nouveaux collaborateurs au sein de son équipe : Stanley Péan et Thomas Hellman inaugurent deux chroniques musicales, la première consacrée au jazz et la seconde à la musique populaire ; de son côté, Samuel Cantin abordera les sujets traités dans nos dossiers à travers l'angle ironique et drôle de la bande dessinée.

La revue poursuit ainsi le mandat qu'elle s'est donnée avec l'adoption de son nouveau format : donner une vitrine aux écrivains et aux artistes dont les œuvres méritent d'être mieux connues dans un contexte de surproduction ou d'indifférence qui les confine souvent à un certain anonymat. Notre conviction est que si l'époque est riche d'inconvénients, il serait déplacé de nous abandonner à un esprit chagrin : les écrivains et les artistes de talent existent toujours, et grâce à eux la vie mérite encore un peu d'être vécue.

Alain Roy